

Il est certain qu'on ne parle pas souvent de ce trajet qui précède la publication d'un premier roman. En ce qui me concerne, je me souviens très bien de la chronologie. Pendant toute mon adolescence, après avoir remporté un concours de nouvelles auquel mon professeur de français m'avait suggéré de participer, j'ai écrit des récits, des nouvelles (donc à partir de l'âge de quinze ans), mais avec la conscience de rien, c'est-à-dire sans jamais penser à la publication. C'était juste la pratique de l'écriture qui m'importait, où je trouvais enfin l'espace possible pour débrouiller des choses, des angoisses, des pensées qui avaient du mal à exister ailleurs, dans le corps social, dans l'espace de la famille, etc... Un tournant s'est opéré quand est née en moi l'envie de faire lire, de partager, et avec elle l'envie de publication ; donner mes histoires à lire allait devenir *ma* façon d'exister au monde, ça je l'ai tout de suite senti. Alors tout a changé dans ma conscience : chaque fois je commençais un roman pour aller au bout et éventuellement vers une publication. Sauf que j'étais en train de faire mes premières armes et surtout en train d'essayer de savoir où se situait ma « voix » – ce que j'ignorais à l'époque. Il y a eu donc pas mal de romans avortés, j'étais encore dans une phase de formation extrêmement importante, fertile, qui peut durer longtemps, et d'ailleurs ça a été le cas. C'était une période de mimétisme, d'imitation, pendant laquelle il m'arrivait souvent de finir ou d'arrêter un texte en cours en me disant : "Ça, c'est du Annie Saumont, ça c'est du Kundera, ça c'est du Edgar Poe..." Je cite là trois auteurs que je lisais entre 15 et 18 ans. J'ai bien été obligé de constater qu'il allait me falloir griffonner avec patience des bouts d'histoires, comme Vincent dans *Sweet home*, et qu'au bout de ce travail-là, j'allais trouver par défaut où était ma voix.

Pourquoi « par défaut » ?

Parce que, pour reprendre la comparaison de l'écriture avec la voix, on a des cordes vocales et on ne les choisit pas, on fait avec. On peut apprendre à travailler avec un professeur de chant, et c'est ce qu'on fait avec un éditeur : on travaille cette voix, on apprend à la poser. Mais si on ne peut pas aller en voix de tête, on ne peut pas, on est alors soprano ou alto. J'ai découvert que l'écriture, c'était ça, aussi. On a un dispo-

sitif vocal quasiment physique avec lequel on compose. C'est pour cette raison que je dis « par défaut ». J'aurais rêvé de pouvoir écrire comme Lydie Salvayre ou comme... Prenons quelqu'un très différent de moi... (Silence)

Richard Morgiève, que tu aimes bien.

C'est très juste de le citer puisque son travail d'écriture est très proche du rythme et de la musicalité de la voix. Et donc, après avoir imité tout le monde, après avoir en gros composé des rôles en croyant que c'était soi, vient un moment où on tombe véritablement sur soi. On ne sait jamais quand vient ce moment qui, dans mon cas, est apparu avec *Les Yeux secs*. Là, je me suis dit : "C'est peut être un texte jeune, qui mérite sans doute d'être retravaillé, mais il faut qu'il se passe quelque chose, il faut que je le montre pour qu'on me dise si je suis dans la bonne direction ou pas." Mais j'ai senti intuitivement que quelque chose s'était produit.

Etait-ce la matière, donc l'histoire, ou quelque chose du domaine de l'écriture ?

Il y a deux choses. C'était la première fois que j'allais au bout d'un roman et que passé deux semaines sans le lire, je ne reconnaissais personne d'autre, je ne voyais pas les symptômes d'une imitation à mon insu d'un auteur que j'aurais lu et dont je me serais nourri. Tout d'un coup, j'entendais un son de voix. Et surtout il y avait l'histoire, un univers qui se mettait en place : pendant une guerre civile, deux adolescents singent la mort à côté du cadavre de leurs parents pour échapper à une milice ennemie. C'est venu d'un cauchemar que j'ai fait. Et même s'il y avait un inconscient collectif et une histoire commune qui travaillaient obligatoirement dans ce texte, à savoir les récits de guerres que j'ai pu entendre, l'actualité, les reportages dans les journaux ou à la télé...

... À l'époque, ce sont les Balkans.

On est en plein dedans, en effet. Mais je savais que cette histoire n'en demeurait pas moins un cauchemar, forgé par mon inconscient, qu'elle contenait quelque chose qui m'appartenait en propre. Car quand même, symboliquement, les rêves, avec les désirs et les fantasmes, sont à mon sens ce qui nous appartient le plus. La somme de ces explications m'ont fait penser que ce texte ne pouvait s'arrêter là, que c'était peut-être le début. J'attendais qu'on me dise, en gros, que l'écrivain avait accouché d'un écrivain qui commençait son chemin.

(...)